

Bernard Simeone

Le temps de la traduction

Depuis le milieu des années 1980, la traduction littéraire, dans le sillage de travaux aussi différents que ceux de George Steiner, Henri Meschonnic ou Antoine Berman, a suscité de nombreux débats et publications. Dans le même temps, des associations de traducteurs, comme en France l'ATLF, et des collèges ou centres de traduction situés dans les principaux pays européens ont rendu visibles, plus qu'ils ne l'avaient jamais été, la condition et le statut des traducteurs, tout en défendant de façon méthodique les droits, la spécificité et, au bout du compte, la dimension littéraire de leur activité.

D'une certaine façon, la traduction s'est donc imposée comme un élément essentiel de la chaîne du livre. Mais la mutation du monde éditorial et des moyens de diffusion de l'écrit oblige à relativiser ce constat positif : au moment où l'exigence de qualité semble s'imposer en matière de traduction, grâce à l'attention attirée sur elle par les multiples rencontres publiques dont elle est le thème, l'accélération et la croissance exponentielle de la production éditoriale, francophone en particulier, amènent certains éditeurs à considérer, de fait, la traduction comme une opération technique, une translation dont le but principal serait la rapidité, voire le caractère hautement pragmatique. Se sont multipliés les témoignages de traducteurs qui trouvent de plus en plus difficilement, au sein des maisons d'édition, de véritables interlocuteurs capables de relire avec précision leur travail. La notion même de directeur de collection se dilue, en ce qui concerne les

Ce texte a d'abord paru dans l'hebdomadaire luxembourgeois *Le Jeudi*, le 16 novembre 2000. Nous remercions Jean Portante, son rédacteur en chef, et Bernard Simeone de nous avoir autorisé à le reproduire.

littératures traduites, fondues désormais, dans la plupart des cas, en un seul domaine étranger.

En dépit de toutes les réflexions sur l'acte de traduire qui ont pu, ces dernières années, concerner un nombre croissant de personnes au-delà du cercle des spécialistes, les lois du marché, là encore, tendent à l'emporter massivement : une traduction n'est bien souvent jugée par l'éditeur, avant publication, que sur un seul critère, sa lisibilité immédiate, c'est-à-dire l'acclimatation du texte original à une langue d'arrivée passablement normative, voire standardisée, donc « vendable ».

Seule une grande naïveté permettrait de s'étonner d'un tel et paradoxal résultat : comment la traduction, opération où se conjuguent lecture, analyse critique, récréation et donc écriture, pourrait-elle ne pas souffrir des risques de transformation du livre en produit, et d'une tendance à la chosification du langage ? Il faut affirmer sans relâche que la traduction est un des lieux majeurs où l'exigence littéraire est aujourd'hui en jeu et se doit de résister à l'uniformisation.

Comme pour l'écriture proprement dite, la rigueur, quand il s'agit de traduction, ne peut se concevoir hors du temps, dimension aujourd'hui menacée.

Si l'écrit ne dispose plus du temps qui lui est nécessaire pour affirmer ce qu'il est en propre – l'ouverture sur d'autres perspectives que celles de la consommation instantanée, de l'éphémère et de la superficialité –, il ne sera plus qu'une tentative maladroite d'imiter d'autres modes d'expression désormais dominants, et dont la « rentabilité » sera de toute manière toujours supérieure à la sienne. Se dessine là un marché de dupes qui est déjà, par certains aspects, une réalité.

Il faudrait se convaincre d'abord que la traduction n'est pas, essentiellement, une des formes de la communication, qu'elle ne consiste pas à simplement transmettre dans la transparence, qu'elle n'est pas un pur passage, mais toujours un travail sur sa propre langue, une chance donnée à celle-ci de remettre en cause ses certitudes et ses limites à travers l'irruption dans son espace d'œuvres et d'écritures étrangères. En cela, elle ne se contente pas de refléter une origine, elle élargit le champ d'expression de la langue d'arrivée. La critique professionnelle devrait en tenir compte, ce qui contribuerait à recentrer sur les mots et sur la langue un rapport du public à la littérature qui, de plus en plus fréquemment, ressemble à la lecture de scénarios potentiels pour films à venir. Mais qui, aujourd'hui, se sent prêt à prendre de tels risques, en descendant davantage dans le corps des textes

pour donner à voir et à entendre, de façon claire et accessible, « de quoi ils sont faits » ?

La traduction est le domaine par excellence où l'inflation suicidaire de la production éditoriale, reflet d'une stratégie à court terme à la fois irréaliste et souvent cynique, apparaît dans toute sa violence. Compte tenu du primat, désormais, de l'économie, seules la conviction des traducteurs et l'exigence du public pourront infléchir cette tendance. Exigence et conviction qui sont deux formes d'un exercice du sens critique aujourd'hui plus nécessaire que jamais quand on aborde le problème de la lecture.